

Un maltais au service de la France

La vie bien remplie de **Charles Eugène FENECH**

Gozo (arch. de Malte) 22/11/1786 – BÔNE (Hôpital Militaire) 03/02/1842

C'est une grande chance pour ses descendants que tout au long d'une vie très active et même particulièrement agitée, notamment durant les campagnes de l'Empire, Eugène FENECH, chirurgien, puis médecin militaire, se soit astreint à noter les lieux où il passait, les personnes qu'il côtoyait et les événements qui marquaient dans son existence. A partir de ces notes, il a pu ainsi rédiger un journal qui couvre une centaine de pages dactylographiées et qui nous donne de précieuses informations tant sur sa biographie personnelle que sur sa famille et sur les traits de sa personnalité.

Trouvé lors de sa mort dans ses papiers personnels, ce document a été précieusement conservé par son fils Edouard et ses héritiers, notamment par Mme Elise BOURGAREL. Cette dernière en avait permis la consultation à M. Marc DONATO pour son travail (1985) sur l'émigration maltaise en Algérie au 19^e siècle, mais c'est seulement après sa mort, vers 1995, que des copies du manuscrit a été mises en circulation. Une édition commentée a été publiée ultérieurement (2001) par M. Richard SPITERI, universitaire maltais, aux Editions de la Vouivre.

Ce dernier ouvrage, d'un prix d'ailleurs assez élevé, n'étant pas facile à trouver en librairie et les copies dactylographiées n'étant pas toujours agréables à lire, il nous a paru souhaitable d'en établir un résumé plus accessible, facile à consulter par les nombreux descendants d'Eugène FENECH, qui pourront ensuite –s'ils y trouvent un réel intérêt personnel– se procurer le texte complet du journal.

F.B. mars 2015

Avant Propos

Nous ne savons pas exactement dans quelles conditions Eugène FENECH a rédigé les mémoires qu'il nous laissés et que l'on a trouvés dans ses papiers personnels après son décès. Il ne s'agit pas vraiment d'un journal tenu au jour le jour, car il fait assez souvent allusion à des évènements qui se sont produits plusieurs années après la période où il rédige. On peut penser qu'il les a mis au propre durant la dernière partie de sa vie, pendant les loisirs que lui laissait son poste de médecin militaire en Corse, dans les Alpes ou les Pyrénées, entre 1830 et 1836. Ce qui est certain, et assez remarquable, compte tenu des conditions dans lesquelles se déroulaient les opérations militaires sous l'Empire, c'est qu'il a tenu, tout au long de ses séjours et de ses déplacements, de petits carnets sur lesquels il notait les dates, les lieux où il passait, les évènements principaux et les officiers avec lesquels il travaillait, notamment les médecins et pharmaciens. Il y fait allusion au moment de la bataille de Hanau, où il perdit une partie de ces carnets ainsi que d'autres papiers personnels.

Ce journal ne se présente pas comme une œuvre bien construite et savamment charpentée, avec un récit détaillé des évènements marquants et des commentaires murement réfléchis sur les évènements qu'il a vécus. C'est en fait un recueil d'anecdotes, tragiques ou comiques selon les circonstances, toujours prises sur le vif, qui font tout à fait penser aux articles qu'un reporter de guerre pourrait adresser à son journal. Le style est alerte, primesautier, sans recherche excessive et non exempt de quelques fautes de français ou d'orthographe, du moins dans la copie que nous possédons et qui n'a pas toujours été dactylographiée avec beaucoup de soin. Entre deux faits marquants le récit se réduit parfois à des listes de localités ou de personnages qui ne sont pas forcément d'un grand intérêt. De même accorde-t-il dans quelques cas une égale importance à des incidents mineurs, dignes de Courteline, et aux grandes batailles qu'il a pu vivre, comme celle de Dresde ou de Leipzig.

Il est frappant de noter que sa vie familiale et professionnelle, comme médecin civil à Marseille entre 1824 et 1830 occupe seulement quelques lignes, alors qu'il traite longuement des déplacements qu'il peut faire entre deux garnisons ou des incidents qui l'opposent en Corse à un aide-chirurgien particulièrement avare. Les considérations d'ordre philosophique ou politique sont rares : il relate mais ne juge pas et commente peu. Son attachement à la personne de l'empereur ne fait aucun doute ; non seulement il ne le critique jamais, mais dans les quelques circonstances où il croise sa route, il souligne sa largeur d'esprit et sa magnanimité : ainsi quand Napoléon demande que l'on traite les blessés ennemis comme les Français ou lorsqu'il fait envoyer aux troupes coalisées contre lui deux quintaux de quinquina pour lutter contre une épidémie de typhus. Il n'hésite pas par contre à flétrir les maréchaux : Ney, pour sa brutalité, Masséna pour sa rapacité et Marmont pour ses goûts de luxe. Et il a souvent des mots assez durs pour souligner le mauvais fonctionnement de l'intendance, qui laisse les troupes sans solde et sans nourriture, poussant officiers et soldats à se livrer au pillage, même dans les pays amis.

Le seul portrait que nous possédons de lui est assez stéréotypé et ne permet guère de se faire une idée de son tempérament. Il est certainement avenant et doté de beaucoup d'entregent. Les personnes avec lesquelles il travaille lui gardent une solide amitié et il trouvera chez certains de ses supérieurs, comme les généraux Morand ou Lauriston, ou encore le baron Percy, inspecteur du Service de Santé des Armées, des protecteurs aussi bienveillants qu'efficaces. Il a l'art de se faire des relations et sollicite souvent des lettres de recommandation. Il n'est pas insensible au charme féminin et utilise éventuellement les dames pour obtenir une faveur de leurs époux ou de leurs amants. Il évoque parfois les aventures galantes des ses chefs et de ses collègues, mais il est fort discret sur sa vie sentimentale durant ses jeunes années. Il ne dédaigne pas les plaisirs de la table et parle avec gourmandise de bons repas et de fines bouteilles ; il est cependant capable de vivre durant des jours avec seulement du pain

de munition ou des haricots. Poussé à bout, il peut être colérique, envoyant un encrier à la tête de son adversaire ou brisant le mobilier, mais en général il est plutôt calme, dur à la tâche (à Leipzig, il fera 22 amputations à la suite) et doté d'une faculté d'adaptation et d'un sens de l'organisation assez remarquables. Il remet de l'ordre dans les dispensaires et hôpitaux dont il a la charge et remue ciel et terre pour obtenir ce qui lui est nécessaire ; il n'hésite pas pour cela à s'adresser aux plus hautes autorités, généraux, maires ou préfets, même s'il faut pour obtenir gain de cause court-circuiter ses supérieurs directs.

On ne peut terminer son portrait sans souligner son sens des affaires et la manière extrêmement méticuleuse avec laquelle il gère son argent. Non seulement, à la différence de nombreux officiers, il ne mène pas grand train de vie, mais il veille à la dépense et ne craint jamais de voyager à pied, si cela lui coûte moins cher qu'en voiture. Surtout, il ne néglige aucune occasion d'arrondir ses fins de mois : jeune chirurgien, il donne le soir des consultations aux bourgeois de la ville et assure, contre rémunération, des remplacements pour des gardes de nuit et autres servitudes peu appréciées de ses collègues mariés. Plus tard, en Espagne comme en Allemagne, il se fera une spécialité du commerce des chevaux et des mules, rachetant leur monture aux officiers rentrant en France, se faisant attribuer des prises de guerre ou réalisant de fructueux échanges quand il en a l'occasion. Il se démène de la même manière pour ses blessés et ses malades, ramassant dans les maisons abandonnées de la literie, des coussins, du linge usagé pour les pansements, quand ce n'est pas de vieux livres de médecine ou des fruits confits abandonnés par des religieuses.

Il est de ce fait d'autant plus amer lorsqu'il constate que son père et son frère, dotés d'emplois lucratifs par la princesse Elisa Bonaparte, rentrent à Malte sans un sou vaillant (et même avec des dettes) ou quand il apprend que la « fidèle » domestique de sa mère est partie, après la mort de celle-ci en emportant tout l'argent et en mettant même en gage l'argenterie familiale.

A une époque où la vie aux armées est rude (on abandonne facilement blessés et malades pour ne pas retarder la marche des troupes et à une occasion au moins l'auteur cite l'exemple de chirurgiens ou infirmiers pendus par l'ennemi après avoir été faits prisonniers au Portugal), il témoigne d'une réelle compassion pour ceux dont il a la charge et souffre de son impuissance devant le nombre des blessés ou le manque de médicaments. S'il pratique fréquemment des amputations, il ne le fait que dans le cas où cela lui paraît indispensable et dans plusieurs circonstances, il préférera soigner plutôt que d'amputer, même contre l'avis de ses collègues ou de ses chefs, ce dont ses patients lui seront très reconnaissants.

Nous ignorons complètement pourquoi, au moment de l'expédition française à Alger en 1830, notre ancêtre alors âgé de 44 ans, praticien bien installé à Marseille, père de neuf enfants, dont la plupart étaient encore en vie et souvent en bas-âge, prit la décision de demander sa réintégration dans le Service de Santé des Armées. Lui-même ne dit rien de ses motivations et il note qu'il hésite à s'engager lorsqu'il constate qu'il ne pourra pas partir de suite en Algérie. On peut avancer deux ou trois hypothèses. Il est probable qu'il n'a jamais perdu le goût de l'aventure et le sentiment qu'il a souvent éprouvé d'être mêlé de près aux grands événements de son époque. Il n'est pas impossible qu'il ait aussi pensé à son avenir et à la possibilité de se faire accorder une pension militaire après avoir fait valider ses années de campagne sous l'Empire. Enfin il avait été très marri de ne pas avoir été décoré de la Légion d'Honneur, alors qu'il avait été proposé par ses chefs à deux ou trois reprises (il en parle longuement dans son journal) ; sans doute pensait-il que la campagne d'Algérie lui offrirait enfin l'occasion d'obtenir une distinction à laquelle il attachait un grand prix.

Pour la bonne compréhension des événements qui ont provoqué l'exil de sa famille en 1800 et vingt ans plus tard sa décision de quitter Malte pour s'installer définitivement en France, nous avons pensé

nécessaire de rappeler la situation économique et politique qui régnait dans l'archipel à la fin du 18^e siècle et d'évoquer la crise économique qui toucha l'île après l'annexion de l'île par la couronne britannique.

Situation générale de l'archipel maltais à la fin du XVIII^e siècle.

A la fin du 18^e siècle, l'archipel maltais connaissait une période d'assez grande prospérité économique. Le danger turc étant devenu inexistant, les Grands-Maîtres pouvaient utiliser les revenus de l'ordre pour des aménagements urbains de prestige et l'édification de beaux bâtiments. Ils encourageaient les artistes et continuaient à développer des hôpitaux qui comptaient parmi les meilleurs de l'Europe. Simultanément, ils avaient fait de l'île le principal entrepôt de la Méditerranée, attirant ainsi des navires de tous les états voisins et générant une activité de négoce très soutenue. Une classe moyenne s'était ainsi créée, qui comprenait des artisans, des juristes, des médecins et pharmaciens et des négociants souvent fortunés dont les enfants fréquentaient les universités italiennes ou même celle de Montpellier, qui jouissait d'une excellente réputation dans le domaine médical.

Assez ouverte aux idées de la philosophie des Lumières, cette classe moyenne supportait plus ou moins difficilement l'autorité des Grands-Maîtres, qui avait évolué vers un autoritarisme grandissant. Les chevaliers de tout grade, issus des meilleures familles européennes, paraissaient volontiers à La Valette, mais avec l'amenuisement de leur rôle militaire leur prestige avait fortement diminué et la population était souvent heurtée par leur prétention et leur train de vie. Même à l'intérieur de l'Ordre, des clans s'étaient formés et des rivalités croissantes agitaient les différentes « langues », dont les membres reproduisaient à leur échelle les querelles qui agitaient les états européens. Les chevaliers d'origine française étaient les plus nombreux et cet état de fait ne sera pas sans conséquences le jour où la flotte de Bonaparte, partant pour l'Égypte se présentera devant La Valette.

La crise économique à Malte au début du 19^e siècle.

Le départ du grand-maître Ferdinand de HOMPECH, suivi du retour dans leur pays d'origine de la plupart des chevaliers, amorça une sérieuse crise économique à Malte, crise qui s'aggrava avec l'annexion de l'archipel par les Anglais en 1816.

L'Ordre de Malte disposait d'importantes possessions foncières dans toute l'Europe et rapatriait une bonne part des revenus sur l'archipel, ce qui contribuait grandement à soutenir l'activité économique locale. Par ailleurs l'activité portuaire s'était largement développée grâce à une fiscalité avantageuse et elle faisait vivre tout un peuple d'artisans et de commerçants.

Les Anglais n'avaient aucune raison de dépenser beaucoup d'argent pour Malte en dehors des sommes qu'ils consacraient au renforcement du port et à l'entretien de la flotte qui assurait le contrôle de la Méditerranée. Les nombreux fonctionnaires maltais furent remplacés par un petit nombre de sujets britanniques. La fiscalité fut notablement alourdie et du fait de la présence anglaise, les bateaux français, italiens ou espagnols cessèrent de fréquenter La Valette, qui n'accueillit plus guère que des bateaux grecs ou turcs. L'activité des intermédiaires portuaires s'en trouva notablement affectée. Enfin l'épidémie de peste de 1813, qui dura plus d'un an, entraîna la mort d'environ 5.000 personnes et eut des conséquences assez néfastes sur le commerce tant intérieur qu'extérieur.

On assiste donc à partir de 1820 à une paupérisation générale de la population et à une émigration vers l'Europe, le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord, qui prend tout au long du XIX^e siècle une importance croissante. (Cf. le livre de Marc DONATO). La situation ne se stabilisera qu'au moment de la guerre de Crimée, qui entraînera un important trafic maritime et une vive reprise de l'activité portuaire.

Biographie de Charles Eugène FENECH entre 1798 et 1839, d'après son journal.**Origine familiale** (*l'auteur indique qu'il n'a pas rédigé personnellement cette partie*)

Eugène FENECH, né à Gozo le 22 novembre 1786, appartient à une famille de la petite bourgeoisie maltaise, dont les membres sont pour la plupart médecins, pharmaciens, juristes, commerçants ou ecclésiastiques. On peut remonter la trace de ses ancêtres jusqu'au début du 16^e siècle et l'on constate qu'ils sont apparentés avec pratiquement toutes les familles de l'île.

Son grand père paternel, Emmanuel FENECH (né vers 1720) était pharmacien-herboriste. Il avait épousé en 1743 Hélène ABELA, fille d'un négociant local. Son grand-père maternel, Joseph de MARCO, avait fait sa médecine à Montpellier et y avait enseigné l'hygiène et la pathologie. Certaines de ses œuvres peuvent encore être trouvées à la bibliothèque universitaire.

Son père, Calcédoine Tiburce, avait une double formation de pharmacien et de juriste. Il tenait une pharmacie à Gozo lors de la naissance d'Eugène. Ses connaissances juridiques lui seront fort utiles lorsqu'il dût quitter Malte. La Princesse Elisa BONAPARTE le nommera Président de tribunal dans sa principauté à Lucques et à Piombino. De sa mère, Rose de MARCO, nous savons peu de choses. Mariée en 1776, mère de sept enfants, dont deux jumelles qui moururent en bas âge, elle demeura à Malte quand son mari quitta l'île et mourut d'apoplexie en 1813.

A plusieurs reprises au long du journal, nous retrouverons la trace de son frère Antoine, d'abord sous-lieutenant dans un bataillon corse, puis vérificateur des douanes à Rieti dans le Latium. Revenu à Malte en 1814, il sera commissaire civil à Philippeville puis à Bône aux débuts de la colonisation française.

Ses trois sœurs (Marie-Hélène, Emmanuelle et Joséphine) bénéficieront de la protection de la Princesse Elisa BONAPARTE. Les deux premières feront leurs études à l'institution de jeunes filles créée par la Princesse. La dernière jouera le rôle d'institutrice auprès de la fille d'Elisa. Revenue à Malte, elle se mariera avec son cousin Joseph et aura plusieurs enfants.

E FENECH évoque également dans son journal son oncle François, pharmacien lui aussi, qui assiste à son mariage, et son cousin Joseph, fils du précédent, dont nous venons de parler. Nous savons par ailleurs que c'est un autre de ses cousins, le frère carme Hilaire, qui bénira son mariage en 1816

Occupation de Malte par les Français (1798-1800)

Vers 1794, les parents d'Eugène quittent Gozo et reviennent dans l'île de Malte. Son éducation et celle de son frère Antoine sont confiées à un religieux cordelier.

En juin 1798, Bonaparte débarque dans l'archipel et en prend possession pour la France sans grande résistance. Avant de repartir pour l'Égypte il laisse une garnison de 3.000 hommes sous le commandement du Général de Vaubois et met en place un gouvernement civil et une légion de gardes nationaux. Le père d'Eugène, sans doute acquis aux idées de la Révolution Française, est nommé capitaine de la garde nationale. Les réquisitions opérées par les troupes françaises, notamment celles qui concernent l'argenterie des églises, provoquent un vif mécontentement de la population et bientôt un soulèvement armé. Les insurgés font appel au roi des Deux-Siciles et aux Anglais, qui bloquent l'île avec leur flotte.

La garnison française réfugiée dans la citadelle de la Valette, est harcelée par les milices maltaises, mais les puissantes fortifications de la cité rendent sa position inexpugnable. Les Anglais ne tentent aucun assaut, mais entreprennent de réduire la ville par la famine. Cette

tactique réussit, d'autant qu'une épidémie de typhus décime civils et militaires. De Vaubois négocie sa reddition et le rapatriement des troupes sur Toulon (septembre 1800). Les Maltais qui se sont compromis avec l'occupant sont plus ou moins contraints de partir en même temps. Calcédoine FENECH embarqua avec ses enfants le 15 septembre et débarqua à Toulon le 3 octobre suivant, après une traversée assez pénible.

Premières années en France – Affectation en Corse (octobre 1800- mars 1806)

A leur arrivée en France les réfugiés maltais furent tout d'abord regroupés à Marseille, puis ramenés vers la Noël à Toulon. Avec une vingtaine d'autres jeunes gens, Eugène et Antoine FENECH furent confiés à un instituteur chargé d'améliorer leur français et de parfaire leur éducation, mission qu'il accomplit, semble-t-il, avec un plein succès. Sitôt cette scolarité terminée, Eugène se fit admettre comme élève-chirurgien dans les hôpitaux de la marine et commença son service à l'hôpital du Bagne. Il avait à peine 16 ans.

Le 2 décembre 1802, il reçut l'ordre de gagner Ajaccio où l'administration avait décidé de regrouper la plus grande partie des Maltais. Il intégra l'hôpital militaire de cette ville et compléta ses revenus en effectuant, le soir, des travaux de secrétariat chez un négociant de la ville. Au printemps 1803, on lui demanda d'aller remplacer à Bocognano un infirmier militaire victime d'une crise de paludisme. A son arrivée, l'infirmierie était particulièrement sale et mal organisée, et il dû déployer beaucoup d'énergie et de travail pour tout remettre en ordre ; cela lui valut la sympathie du maire, M. FERRI-PISANI, de même que sa participation à l'extinction d'un incendie et au sauvetage d'une jeune femme menacée par les flammes. Son aptitude à susciter la bienveillance et l'amitié des notables qu'il fréquente est d'ailleurs un des traits marquants de sa personnalité et elle l'aidera beaucoup dans ses pérégrinations et même dans sa carrière.

Au cours de son séjour, il est souvent appelé en consultation par les habitants des villages voisins. Il note l'extrême pauvreté des habitations et des paysans et la tradition qui veut que femmes et filles ne puissent manger qu'une fois les hommes rassasiés. Longtemps avant Mérimée, il remarque aussi les chemises tachées de sang qui pendent au plafond pour rappeler à tous le devoir de vendetta, lorsque le chef de famille a été abattu.

L'infirmierie de Bocognano ayant été supprimée en novembre de la même année, il rentre à Ajaccio. Son expérience des maladies les plus courantes se développe rapidement et il intervient de plus en plus chez des particuliers de la ville, ce qui complète sensiblement sa maigre solde. Il semble qu'il gère assez attentivement son budget, disposition qu'il conservera durant toute sa vie et qui lui permettra de faire régulièrement des économies, là où d'autres dépensent incontinent l'essentiel de leur solde.

En septembre 1804 le pharmacien de l'hôpital militaire est nommé à Calvi. Comme cette nomination ne répond pas à ses vœux, il propose à Eugène de le remplacer en lui abandonnant la moitié de son traitement. Cet arrangement est accepté par l'autorité supérieure, mais le séjour sera assez bref, le poste de pharmacien ayant été supprimé au bout de quelques mois. Entre temps, l'hôpital avait été inspecté par le Général MORAND, gouverneur de la Corse, qui se montra très satisfait de la tenue de l'établissement. Ce général s'était pris d'amitié, dans des conditions que nous ignorons, pour la famille FENECH et sa protection fut très précieuse pour le père et les sœurs d'Eugène qui trouvèrent, grâce à son intervention, des postes intéressants dans l'entourage

de la princesse Elisa, sœur de l'empereur, princesse de Lucques, puis grande-duchesse de Toscane.

Revenu à Ajaccio au printemps 1805, notre ancêtre ne semble pas avoir retrouvé son poste à l'hôpital. Il accompagne son père, devenu plus ou moins le délégué officiel des Maltais de Corse, dans divers déplacements et songe un moment à s'établir comme officier de santé dans le Cap Corse. Mais il souhaite surtout poursuivre ses études médicales et décide de rejoindre Toulon. Il quitte la Corse le 28 février 1806.

Son voyage, entrepris en plein hiver, sera long et mouvementé. Après une escale à l'île d'Elbe, où il arrive le même jour que la Princesse Elisa, il gagne Livourne où il trouve un bateau qui doit le mener à Gênes. Mais le navire s'arrête à mi-chemin et il doit continuer son chemin à pied en direction de la capitale ligurienne qu'il visite durant trois jours et qui lui fait forte impression. Nouvel embarquement pour Nice ; là, faute d'avoir assez d'argent pour prendre la diligence, il part à pied avec un compagnon de route, couche à Fréjus et parvient enfin à destination le 6 mai suivant.

Nouveau séjour dans les hôpitaux toulonnais. Entrée au Service de Santé des Armées (Mai 1806 -octobre 1807)

L'admission à l'école de médecine se heurta à de sérieux problèmes administratifs, mais Eugène réussit à se loger à l'hôpital grâce à l'aide d'un chirurgien de la place. Ce même praticien lui trouva un remplacement à faire au 16^e régiment de ligne, dont le chirurgien venait de tomber gravement malade. Bien que précaire, cette affectation, jointe aux consultations qu'il trouvait çà et là dans la ville, lui permettait de vivre. Un médecin Maltais établi à Toulon lui donna en outre quelques leçons et lui confia de menues interventions chirurgicales. Sur ces entrefaites, une inspection générale eut lieu en janvier 1807 dans le dépôt occupé par son régiment, dépôt qui abritait par ailleurs de nombreux soldats blessés lors de la bataille de Trafalgar. Mis à contribution pour préparer les dossiers de réforme de ces blessés, notre chirurgien auxiliaire se tira de cette tâche à la satisfaction de ses chefs et fut même sollicité pour assister le médecin d'un régiment étranger, qui éprouvait quelques difficultés à mettre en ordre ses propres dossiers.

Une intervention du Général Morand auprès du Préfet Maritime de Toulon lui permit d'être intégré dans l'équipe des chirurgiens de l'Hôpital principal de la Marine. Là encore, il parvint à arrondir ses émoluments en faisant des services de garde à la place de ses collègues mariés et en continuant ses consultations en ville. L'armée de terre ayant à cette époque de gros besoins en médecins et chirurgiens, ses supérieurs l'incitèrent à faire une démarche en vue d'être intégré dans le service de santé des Armées. La réponse vint assez rapidement : le médecin-chef fut invité à faire passer au candidat un examen écrit d'environ trois heures, consacré à la description et au traitement des diverses formes de hernies. Douze jours plus tard, à la fin du mois d'octobre 1807 (il n'avait pas encore 21 ans) il fut avisé que sa démarche avait reçu une suite favorable et qu'il devait rejoindre Bayonne et le Corps d'Observation de la Gironde. L'empereur s'apprêtait en effet à attaquer le Portugal et à prendre au passage le contrôle des principales villes espagnoles.

Première campagne en Espagne et au Portugal (novembre 1807 – septembre 1808)

Le voyage s'effectua avec trois autres jeunes chirurgiens et dura deux bonnes semaines avec des arrêts à Marseille, Montpellier (*dans cette ville Eugène consulta notamment un certain nombre d'ouvrages en latin écrits par son grand-père maternel qui avait occupé la chaire d'hygiène et de*

pathologie à la Faculté de Médecine) et Toulouse. De Marseille à Montpellier, le voyage se fit en voiture à cheval. A Béziers, nos jeunes militaires empruntèrent le Canal du Midi pour se rendre à Toulouse, la fin du parcours s'effectuant à pied par Auch, Tarbes et Pau. Après quinze jours passés à Bayonne (entre le 15 et le 30 novembre), tous quatre intégrèrent « l'Ambulance » de la 1^o division du 2^o Corps d'Armée et entrèrent avec les troupes dans la péninsule ibérique. Premier arrêt important à Vitoria, en Biscaye, où Eugène demeure un mois. Il est alors transféré à la 2^o division avec laquelle il traverse la Vieille Castille pour atteindre Valladolid où il restera deux mois dans un hôpital installé dans l'ancien couvent des Cordeliers. Le chirurgien-major le prit durant cette période comme secrétaire-interprète ce qui lui permit de visiter un certain nombre de petites villes où l'armée tenait garnison.

Vers le 15 mars, il suit le Corps d'Armée qui fait mouvement en direction de Madrid. Il fait notamment halte à L'Escorial, dont il souligne le caractère majestueux et l'abondance des œuvres d'art qu'il abrite. Après quelques jours dans la capitale espagnole, son unité gagne Aranjuez, où il note là-encore la magnificence des palais royaux, dont l'un n'est d'ailleurs pas terminé à cette époque.

Au même moment un soulèvement populaire se produit à Madrid, le 2 mai 1808. Il est durement réprimé par les troupes de Murat et immortalisé par Goya dans ses toiles (« Dos de Mayo » et « Tres de Mayo »). Des escarmouches ont lieu à Aranjuez même, ce qui pousse les militaires à faire mouvement sur Tolède. Tandis qu'une partie de l'armée se dirige sur Cadix, les autres reçoivent l'ordre de rejoindre le Maréchal JUNOT à Lisbonne ; l'antenne médicale dont fait partie Eugène Fenech prend donc le chemin du Portugal par Tavalera de la Reina, Trujillo et Merida. Tout au long du trajet des incidents opposent les militaires français à la population et même aux soldats espagnols. Lorsque le groupe arrive à Badajoz, il doit franchir de force la frontière que voulaient leur barrer les douaniers espagnols. La traversée du Portugal par Elvas et Estremos fut heureusement plus paisible et le 5 juin –soit un mois après qu'on eut quitté Tolède – la troupe arrivait à Lisbonne. Notre héros fut affecté, avec huit autres médecins et pharmaciens, à un hôpital installé à Sacavem, quelques kilomètres en amont de la capitale. Amené à se rendre régulièrement à Lisbonne pour y convertir en monnaie trébuchante les bons de caisse qui lui sont remis par l'administration militaire, il tombe par hasard sur des maltais installés en ville comme changeurs, ce qui lui permet d'ailleurs de bénéficier d'un taux de conversion nettement plus favorable que celui de ses camarades.

Trois mois plus tard, au début du mois d'août 1808, les Anglais débarquent près de Figueira da Foz et la division du Général DELABORDE est envoyée à leur rencontre. Eugène fait partie du service de santé qui suit la division et il loge dans la célèbre abbaye d'Alcobaça. Il connaît son premier grand combat le 17 lors de la bataille de ROLICA. Inférieures en nombre, les troupes françaises tinrent le choc tout le jour, mais durent battre en retraite, ce qu'elles firent en bon ordre. Le général, blessé au cou, vint se faire soigner à l'ambulance. Chargé de conduire un groupe de blessés à Lisbonne, E.FENECH apprend sur place la nouvelle que Junot a perdu la bataille de VIMEIRO (20 août) et négocié peu après la capitulation de Cintra (30 août), dans des conditions très favorables pour le Corps expéditionnaire français, qui, compte tenu de l'hostilité générale des populations portugaise et espagnole, aurait eu le plus grand mal à retraverser la péninsule ibérique. Le document précisait que les Anglais mettraient à la disposition des Français les navires nécessaires pour les ramener en France avec leurs armes et leurs bagages. Notre héros embarque donc le 9 septembre sur un bateau-hôpital anglais avec 80 blessés ; avant de partir, il achète, comme ses camarades, un stock de produits exotiques (sucre de canne, café, coton) qu'il revendra, le jour venu, avec un confortable bénéfice. Quittant Lisbonne le 15 septembre, le convoi formé de 62 bateaux affronta une semaine plus tard une dangereuse tempête. Après diverses péripéties le

gros des troupes fut débarqué à Carnac et les blessés furent ensuite acheminés sur Auray. E. Fenech y demeura jusqu'au 22 novembre pour aider le médecin de l'hôpital local à leur prodiguer les soins que nécessitait leur état.

Retour en Espagne. Seconde campagne dans la péninsule ibérique. (Novembre 1808 -Mai 1812)

Il gagna ensuite Vannes où il prit la diligence de Nantes, en compagnie de divers officiers et de l'épouse du général TRAVOT. Parvenu dans la ville, il continue, avec des chevaux de Poste, sur La Rochelle et Rochefort, où il visite l'Hôpital de la marine. Il passe ensuite trois jours à Bordeaux où il achète quelques vêtements (nous sommes le 8 décembre et il y fait un froid assez vif) et se dirige sur Bayonne. Après avoir attendu assez longtemps ses malles dans cette cité, il se remet en route via Vittoria et Burgos en direction de Valladolid, où l'empereur avait installé son état-major.

Une rencontre avec le Baron Percy (inspecteur général du Service de Santé), jointe à sa connaissance de l'espagnol, le fit affecter au couvent du Prado, où l'on gardait six à sept cents prisonniers espagnols, qui n'avaient aucun médecin attiré. Percy, qui semble apprécier le travail d'Eugène le nomme chirurgien aide-major en février 1709 et lui confie la responsabilité des hôpitaux d'Astorga – à 40 kms à l'ouest de Léon- qui manquent cruellement de personnel qualifié. Les locaux étaient dans un état lamentable ; le manque de matériel médical et l'absence totale d'hygiène aboutissaient à un taux de mortalité effrayant, tant chez les soignants que chez les malades. En un mois Eugène réussit à redresser en grande partie la situation, grâce à l'aide du général commandant la place. Ce qui ne l'empêcha pas de contracter le scorbut, tandis que son adjoint était atteint du typhus. Au mois de juillet, il fait mouvement sur Valladolid avec une partie de ses malades, car la place manque à Astorga. Il rejoint ensuite dans l'Estrémadure le 70° régiment de ligne, auquel il était théoriquement affecté depuis plusieurs mois, en compagnie d'un bataillon de marche. A Oropesa, où il trouve le colonel commandant le régiment, il vend sa jument dans des conditions financières intéressantes, confirmant ainsi le sens des affaires que nous lui connaissons.

Au début de 1810, son régiment fait partie du corps d'armée du Maréchal SOULT, qui remporte une victoire décisive sur les troupes espagnoles, puis il stationne durant trois mois à Tolède où il fait de nouvelles affaires en achetant et revendant des chevaux. Il repart ensuite pour Mérida, d'où son unité effectue des raids assez fréquents sur Badajoz, occupée par des soldats espagnols, soutenus par quelques anglais. Ces sorties se traduisaient assez souvent par des escarmouches, si bien que blessés et malades affluaient à l'ambulance régimentaire. Il indique à cette occasion que les soldes ne parviennent aux régiments que de façon épisodique, de sorte que les généraux sont obligés de taxer les populations locales pour subvenir aux dépenses de la troupe. De son côté, le Maréchal Masséna, connu pour son âpreté au gain, conserve souvent pour son usage personnel une bonne partie de l'argent que lui fait parvenir l'Intendance.

Le front se déplace ensuite en direction de Ciudad Rodrigo et d'Almeida et le 15 septembre, le 70° de ligne est à Guarda et il est passé en revue deux jours plus tard par Masséna. Il participe à la bataille de Buçaco, où bon nombre d'officiers sont blessés ou tués. Venu soigner son colonel, notre ancêtre est pris un moment sous le feu des Anglais, mais ceux-ci battent en retraite et l'armée française pénètre dans Coimbra. Il effectue pendant cette période sa première amputation. Refusant de rester avec les blessés dans une ville où il n'y avait ni vivres, ni protection militaire, il rejoint son unité, apprenant peu après que tous ceux qui étaient demeurés

sur place avaient été capturés par les Anglais. Il eut bientôt l'occasion de soigner le général FOY qui avait reçu une balle dans le bras. Bloquée par les défenses installées par les Anglais entre le Tage et la mer, l'armée française avança de l'autre côté du fleuve jusqu'à Villa Franca, avant de revenir vers Santarem. Toujours accompagné d'un convoi de malades et de blessés, Eugène avait le plus grand mal à se procurer nourriture et remèdes au sein d'une armée qui manquait de tout et ne vivait que de pillages.

Le 4 mars 1811, ordre est donné de se replier et le régiment repasse à Guarda, tandis que Masséna relève le maréchal Ney de son commandement en raison des erreurs commises dans l'organisation de la retraite. Placé à l'arrière garde, la division à laquelle est rattachée notre ancêtre est harcelée par les Anglais et subit de lourdes pertes près de Sabugal. Le Colonel Lavigne, qui commandait son régiment fut mortellement blessé à cette occasion : les effets du défunt furent vendus aux enchères aux autres officiers et Eugène achète la jument et les bottes du défunt. Le 1^o mai 1811 il est à Ciudad Rodrigo où il était passé en septembre 1810. L'armée anglaise suit nos troupes de près et les accrochages sont nombreux, mais le 29 mai on atteint Valladolid, où il peut prendre un peu de repos et soigner un rhumatisme qui le fait souffrir depuis une chute dans un fossé plein d'eau, un ou deux mois auparavant.

Reparti avec un bataillon de marche en direction de Plasencia, il est surpris avec son unité dans un village des environs et assiégé pendant plusieurs heures, jusqu'à l'arrivée d'une troupe de secours. Il ramène les blessés jusqu'à Salamanque, puis reprend la route du Sud et retrouve le gros de l'Armée à Plasencia (11 octobre). Les déplacements se succèdent sans discontinuer, même si l'on ne comprend pas bien le but de ces marches et contremarches. Cela lui donne l'occasion de revenir dans diverses villes où il avait déjà séjourné, comme Oropesa ou Talavera de la Reyna. Dans cette ville, les Français organisent une grande fête le 2 décembre, date anniversaire du couronnement de l'Empereur et de la bataille d'Austerlitz. Eugène sert à cette occasion d'interprète au Maréchal Marmont, qui se déplace avec une suite digne d'un souverain.

Le régiment continue à faire d'incessantes tournées, dont on comprend qu'elles sont avant tout destinées à faire rentrer les contributions en argent et en vivres imposées aux villes et aux provinces. Notre chirurgien finit par se lasser de cette perpétuelle errance. Apprenant que le ministère de la Guerre demande qu'on constitue un bataillon pour l'envoyer à Brest, il parvient à s'y faire adjoindre en dépit des réticences de son colonel et même du Général. Il vend ses mules avant le départ et nous apprenons qu'il a pu économiser durant la campagne d'Espagne quelques 6.000 francs or, gagnées en grande partie grâce à d'habiles transactions sur des chevaux et des mulets. Suivant une division qui rentre en France, il passe par Burgos et Vitoria et atteint Bayonne le 30 mai 1812.

Séjour à Brest. Il passe sa thèse à Paris et rejoint le Corps d'observation de l'Elbe. Juin 1812-mai 1813)

Traversant les Landes avec son cheval, il se perd un moment, finit par retrouver son chemin et profite de la voiture d'un maître de forges pour se faire conduire à Bordeaux. De là, il emprunte la malle-poste pour se rendre à Paris, où il passe 20 jours s'employant à visiter tous les monuments et lieux intéressants de la capitale et à renouveler sa garde-robe qui en avait grand besoin. Il emprunte ensuite une diligence et parvient à Brest la veille de l'arrivée du bataillon qu'il était censé accompagner.

Si durant ce séjour, il fut attentif à suivre les visites matinales qu'effectuait dans l'hôpital le chirurgien en chef de l'hôpital de la Marine, il semble que son emploi du temps n'était point trop chargé et il passa dans cette ville d'agréables moments, bien nourri, bien logé et profitant de sorties à la campagne ou de parties de pêche. Ce qui devait le changer complètement de l'existence difficile et dangereuse qu'il avait menée en Espagne. Son intention en rentrant en France était de pouvoir se rendre à Paris afin d'y passer ses derniers examens de Médecine et de soutenir sa thèse, mais les premières démarches qu'il tenta en ce sens restèrent sans réponse.

Au début de l'année 1813, le Préfet Maritime est invité par le ministère de la Guerre à organiser un régiment de canonnières de la Marine prêt à partir rapidement pour l'Allemagne. L'Etat-major souhaite pouvoir renforcer les troupes rentrant de Russie, alors que les ennemis de l'Empereur organisent contre lui une grande coalition. Il obtient d'être désigné comme chirurgien-major de ce régiment, mais il est pris de vitesse par le ministère qui lui demande de rejoindre immédiatement le Corps d'Observation de l'Elbe à Magdebourg. Il dispose d'à peine un mois pour passer le Rhin, ce qui, compte tenu de l'organisation des transports à l'époque, ne lui laisse pratiquement aucune chance de pouvoir passer une quinzaine de jours à Paris. Il n'est pas homme à se laisser décourager pour autant.

Parti le 2 février de Brest, il voyage jour et nuit et débarque le 6 au matin dans la capitale. Il réussit à voir le baron PERCY, qui lui apporte une aide précieuse. Non seulement il accepte de relire la thèse, mais il organise dans les meilleurs délais le dernier examen et la soutenance. L'impression de la thèse est un peu retardée par le carnaval, mais tout finit par s'arranger et le 16 mars, jour où il passe devant le jury, il reprend la route en direction de l'Est. M. PERCY lui délivre, fort obligeamment, une attestation qui justifie son retard de trois semaines, lui évitant de subir une importante retenue sur sa solde. Il passe par Liège et Maastricht, où un négociant lui offre une dinde et force bouteilles de champagne, franchit le Rhin et atteint Hanovre, puis Magdebourg et enfin Ascherleben (Saxe-Anhalt) où le Corps d'Armée, commandé par Eugène de Beauharnais, avait fait mouvement. Tous les régiments ayant été entretemps pourvus d'un médecin-major, il reste affecté à l'état-major du Corps d'Armée.

Campagne d'Allemagne (mai 1813 – décembre 1813) Participation à la campagne de France. Abdication de l'Empereur (avril 1814)

Le 1^{er} mai 1813, le vice-roi d'Italie est remplacé par le Général LAURISTON et il emmène avec lui, dans sa nouvelle affectation le chirurgien principal. Eugène FENECH devient ainsi, à moins de 27 ans, chef du service chirurgical du Corps d'Armée. L'occasion se présente bientôt de montrer sa compétence et ses talents d'organisateur. Durant les 4 jours de la Bataille de Bautzen (ou de Wurtchen, selon certains auteurs), à la mi-mai, son service soigne 1.200 blessés avant de les faire acheminer sur l'arrière. Tandis que les troupes françaises progressent en direction de Breslau, la cavalerie prussienne attaque par surprise la division du général MAISON qui déplore près de mille blessés. Napoléon qui traverse le champ de bataille demande à Eugène de soigner aussi bien les Prussiens que les Français. Sous la direction du Maréchal NEY, les troupes se dirigent sur Breslau et s'emparent de la ville. Notre chirurgien-major, reçoit du Général Lauriston un superbe cheval pris à l'ennemi. Il le revendra un mois plus tard au prix de 450 francs. Il récupère également du linge pour faire des pansements et donner des chemises à ses subordonnés qui avaient tout perdu durant la retraite de Russie.

Durant son séjour à Breslau, il apprend que la peste s'est déclarée à Malte et s'inquiète pour sa mère, qui est toujours à La Valette. Elle mourut effectivement cette année-là, le 4 décembre, non de la peste, mais d'une hémorragie cérébrale.

Selon les clauses de l'armistice de Pleisswitz, l'état-major impérial se retire sur Dresde et le 5^e Corps d'Armée s'établit à Goldberg. On y célèbre en grande pompe l'anniversaire de l'Empereur, mais très vite le typhus se déclare parmi les troupes françaises et les malades sont nombreux. Les hostilités reprennent dès le 14 août et les troupes prussiennes sont rapidement au contact. Le 26, le Corps d'Armée commandé par le maréchal McDonald passe à l'offensive, mais un raid de la cavalerie ennemie entraîne la perte de presque tous les canons. La retraite se déroule sous une forte pluie et dans un grand désordre ; une bonne partie des troupes se regroupe quand même à Goldberg, mais l'arrière-garde n'ayant pu franchir une rivière en crue est capturée par l'ennemi.

Le même jour Napoléon bat les Autrichiens près de Dresde, mais les coalisés, instruits par l'expérience et forts de leur supériorité numérique, refusent le combat avec l'empereur et s'attaquent plutôt à ses généraux lorsqu'ils le peuvent. Ils entreprennent par ailleurs un vaste mouvement pour prendre en tenaille le Grande Armée, ce qui oblige Napoléon à se retirer sur l'Elbe. Quelques escarmouches se produisent dans la journée du 15 octobre et Eugène soigne un aide de camp de Murat gravement blessé à cette occasion. Des le lendemain la « bataille des Nations » s'engage dans toute son ampleur et il procède, en une seule matinée, à 22 amputations successives ; il doit en même temps s'assurer que les ambulances des divers régiments sont bien approvisionnées en matériel médical et aptes à faire face à l'afflux des blessés. Ce n'est que le 17 octobre qu'il pourra prendre un peu de repos. Le 18, il doit donner des soins à plusieurs généraux blessés au combat, dont l'un, le général Rochambeau, décèdera peu après. Il escorte ensuite certains d'entre eux jusqu'à Leipzig et note que les rues de la ville sont remplies de blessés et de malades et qu'ils ne reçoivent ni nourriture, ni soins, tant il y a de désordre.

Le 19, cherchant à trouver de quoi manger, il observe que les ponts enjambant les deux rivières de Leipzig (la Pleisse et l'Elster) sont totalement encombrés par des chariots de toute nature et il décide de repartir rapidement vers l'Ouest en compagnie du Général BAILLOD, le seul en état de faire un long déplacement. Il doit d'ailleurs jouer du sabre pour faire passer le pont à la voiture du général blessé. Un moment plus tard, le pont saute coupant tout espoir de retraite à ceux qui s'apprêtaient à le traverser. Il rencontre d'autres difficultés pour traverser certains des bras de l'Elster ; le prince Poniatowski et le général Lauriston furent emportés par les flots en essayant de traverser la rivière à cheval. Eugène apprend plus tard que son général en chef (Lauriston) avait échappé à la mort et qu'il était prisonnier des Prussiens. Le Corps d'Armée auquel il appartenait et qui comptait 30.000 hommes avait quasiment disparu. Suivant les troupes en retraite et escortant toujours son blessé, il parvient à Erfurt et continue sa route en direction de Francfort. L'avant-garde de l'armée bavaroise les poursuit et un peloton de cavaliers les attaque près de Hanau. Une contre-offensive écarte le danger et la petite troupe arrive ainsi à Francfort où le général blessé trouve une voiture pour l'emmener à Mayence avec son chirurgien. Cependant, lors de l'escarmouche de Hanau, le général a dû abandonner son fourgon et notre ancêtre perdit ainsi une partie de son journal, nombre de ses papiers et un pot de faïence rempli de quinquina qu'il avait réussi à emporter avec lui. Il le regrette d'autant plus qu'une épidémie de typhus venait d'éclater dans la vallée du Rhin, faisant, nous dit-il, 70.000 victimes parmi la population civile.

De Mayence, il gagne Coblenz puis Cologne où s'est replié l'état-major de son corps. C'est là qu'il reçut son affectation comme chirurgien-major du 24^e régiment de Chasseurs. Logé chez un bourgeois allemand de 80 ans, amateur de bons repas et de bons vins, il continue ses tournées d'inspection dans les hôpitaux du secteur. Il assiste à la messe de minuit dans la cathédrale, alors que la neige tombe à gros flocons.

Le 15 janvier 1814, il prend la route de Paris où se trouve le dépôt de son unité. La neige et le verglas rendent la route particulièrement difficile. Il passe par Aix-la-Chapelle, Liège, Huy, Mézières, Rethel, Reims, Soissons et arrive à Saint-Denis le 26 janvier. Le chirurgien qu'il devait remplacer ayant repris son service, le baron LARREY l'envoie au corps d'armée du Maréchal OUDINOT, alors installé à Provins. Après diverses marches et contremarches, son corps se déplace en direction de Troyes et Bar le Duc. Les succès rencontrés par l'Empereur durant la campagne de France restent sans lendemain, car le gros des troupes prussiennes parvient déjà aux portes de la capitale ; il faut donc se replier en direction de Sens et de Fontainebleau. Eugène est dans cette ville lors de l'abdication de l'empereur et Larrey lui propose même d'accompagner ce dernier à l'île d'Elbe, mais l'affaire ne se fait pas.

Son corps rejoint alors Evreux où il couche dans le château de la famille Carnot. Il rachète à des Cosaques de l'armée russe des bijoux, fruit de leurs pillages, sans doute pour les rapporter à ses sœurs. Il visite le château de Navarre, demeure de plaisance de l'impératrice Joséphine, et note quelle vénération les personnes qui étaient à son service vouent toujours à la souveraine. Il vend ses derniers chevaux, toujours avec bonté nous dit-il, et se rend bientôt à Paris pour y régler ses affaires et récupérer l'argent qu'il avait placé chez un homme d'affaires de la capitale. Il y achète des vêtements et prend la route de l'Italie pour rejoindre son père et son frère en vue du retour à Malte.

Retour au pays natal

Il quitte Paris le 7 juillet 1814, passant par Auxerre et Chalon-sur-Saône où il prend jusqu'à Lyon un coche d'eau tiré par 4 chevaux. « L'aspect sombre et triste de cette ville » ne l'incite pas à y séjourner. Il part donc sur un « bateau provisoire », sorte de radeau qui mettra six jours pour parvenir à Avignon, d'où il gagne Marseille par la diligence. Il trouve un bateau qui doit prendre du sel à Hyères pour le transporter à Livourne. Le capitaine souhaitait en fait aller à Gènes, mais du fait des événements politiques, l'accès de ce port lui est interdit. Faute de vent, la traversée est plutôt lente : une bonne semaine pour arriver enfin à Livourne où il prend une gondole pour se rendre à Piombino ; il y retrouve son père, qu'il n'avait pas revu depuis 7 ans, ainsi que son frère Antoine et ses sœurs. Il est heureux de les revoir, mais fâché de constater qu'ils sont sans argent et qu'ils comptent même sur lui pour éponger quelques dettes et payer leur voyage de retour à Malte.

Il ne veut toutefois pas quitter l'Italie sans passer par l'île d'Elbe pour saluer l'Empereur. Il prend le 31 juillet le bateau pour Porto Ferrajo. Il voit le général Drouot, mais Napoléon, qui a de nombreux visiteurs, ne peut le recevoir dans la journée. Il se contente donc d'aller saluer Madame Mère, qui le reçoit très aimablement, avant de rentrer sur le continent. Bloqué pendant 15 jours à Piombino par les problèmes de santé de son frère et de sa sœur Joséphine, il finit par trouver à Livourne un bateau maltais qui accepte de le conduire à La Valette avec sa famille. Le départ a lieu le 12 octobre. Comme ce navire est amené à relâcher à l'île d'Elbe, il fait une

nouvelle visite à l'empereur qu'il voit en compagnie du maréchal BERTRAND et du Général DROUOT. Une grosse tempête survenant au large de Civitavecchia, le bateau est emporté vers le Nord et manque deux fois de sombrer, mais parvient à se réfugier à Porto-Ercole. La fin de la traversée se passe mieux, mais c'est seulement le 15 novembre au matin qu'il retrouve son île natale après 14 ans d'absence. Il loue pour un an une maison dans laquelle il s'installe et apprend que la domestique qui s'occupait de sa mère (décédée l'année précédente) a fait main basse sur les économies de la défunte et mis en gage l'argenterie familiale avant de disparaître.

Séjour à Malte (novembre 1814-mai 1822)

Revenu dans son île, E. FENECH se construit rapidement une bonne clientèle grâce au prestige que lui vaut son titre de médecin diplômé de l'Université de Paris, mais aussi à cause de l'habileté acquise sur les champs de bataille dans le domaine de la chirurgie. Quelques réussites obtenues auprès de marchands grecs ou turcs lui firent ainsi une excellente publicité auprès d'un public qui payait assez largement.

La nouvelle du retour de Napoléon à Paris l'incita un moment à rentrer en France pour reprendre du service, mais les événements allaient trop vite et la bataille de Waterloo survint avant qu'il ait pu trouver un navire susceptible de l'embarquer. En septembre 1815, il fut appelé chez M. Vincent POLLACO, négociant maltais qui souffrait d'une tumeur à la langue. Malgré les soins qu'il lui prodigua, son patient décéda trois mois après. Il fit toutefois connaissance avec la jeune fille de la maison, qui avait alors 18 ans et quelques mois plus tard, il la demanda en mariage. La cérémonie eut lieu en avril 1816. N'ayant fait ni sa première communion, ni sa confirmation, il s'en fut voir l'évêque, qui souffrait alors d'une crise de goutte. Il lui administra un traitement approprié à son cas et en échange, le prélat le confirma sur le champ. C'est un de ses cousins, un carme déchaussé, qui lui donna la bénédiction nuptiale.

Après la noce, il s'installe dans une nouvelle maison, où il loge son père et sa sœur Marie-Hélène. Presque en même temps son frère Antoine épousa la mère de sa femme, ce qui créa une situation familiale assez complexe, Mme POLLACCO étant à la fois sa belle-sœur et sa belle-mère. Plusieurs opérations chirurgicales très réussies lui valurent une considération grandissante, mais aussi quelque jalousie de la part des praticiens locaux.

En 1820, le gouvernement anglais mit en place à Malte, en application des décisions du Congrès de Vienne, un nouveau système administratif, remplaçant la gestion provisoire qui prévalait depuis 1800. L'ensemble des employés maltais fut remplacé par des fonctionnaires britanniques, au grand dam d'une population déjà bien éprouvée par la récession économique (Cf. l'avant-propos) et l'augmentation continue des impôts. De nombreux maltais quittèrent l'île pour s'installer à l'étranger. Notre ancêtre, jugeant avec raison que la situation n'avait aucune raison de s'améliorer, décida de les imiter et de retourner en France. Mettant son mobilier aux enchères, il s'arrangea avec le consul de France, dont il était le médecin attitré, pour affréter un bateau qui les amènerait à Marseille.

L'embarquement eut lieu le 26 mai 1822. En raison du manque de vent le voyage fut assez long et il fallut faire escale à Ajaccio pour s'approvisionner en eau et en nourriture. Le 25 juin les voyageurs arrivèrent à Marseille, où ils durent rester au lazaret pendant la durée prescrite pour la quarantaine.

La famille, qui comptait alors trois garçons et une fille, s'installa 19 rue de Noailles et s'agrandit bientôt avec la naissance de la petite Emilie le 8 février 1823. L'année suivante la jeune Marie-Hélène, âgée de 4 ans ½, mourut malheureusement de la rougeole.

Séjour à Marseille (1822 -1830)

Le journal est pratiquement muet sur les événements de cette période. Peut-être Eugène envisageait-il de le compléter plus tard. En tous cas, il n'est fait mention que de son admission à la Sté Royale de Médecine, dont il fut plusieurs années durant le secrétaire archiviste.

Réintégration dans le Service de Santé des Armées et affectation dans divers postes de la France Méridionale (mai 1830 – juillet 1836)

Lors des préparatifs de l'expédition d'Alger, Eugène demande à être réintégré dans l'armée et à faire partie du Corps Expéditionnaire. Le personnel des officiers de santé ayant déjà été formé, on lui propose de remplacer le médecin-chef de l'Hôpital Militaire d'Ajaccio, en partance pour l'Afrique. Après quelques jours d'hésitation, il accepte le poste et embarque pour la Corse le 3 juin 1830. Après plusieurs escales, il arrive à Ajaccio le 9. Il retrouve dans l'île nombre de gens qu'il avait connus autrefois et s'installe à la citadelle où il prend pension avec d'autres officiers de son âge. Fin juillet, ils apprennent la nouvelle de l'abdication de Charles X et de la nomination de Louis-Philippe comme Lieutenant-Général du Royaume. Faute de nouvelles officielles, les autorités locales, tant civiles que militaires, tergiversèrent plusieurs jours avant de remplacer le drapeau blanc par le drapeau tricolore, ce qui déclencha un grand mouvement de joie populaire dans toute la ville. Pour des questions de politique locale (le parti bonapartiste, très influant dans l'île, ne se rallia que difficilement au nouveau roi), on demanda à E.FENECH de permuter avec son collègue de Bastia, ce qu'il accepta, apparemment sans grand plaisir. Il partit par la route le 3 novembre, et après quelques aventures qu'il conte avec force détails dans son journal, il parvint à destination trois jours plus tard. Là aussi, il est bien accueilli par tous ceux qui l'avaient connu ou avaient fréquenté sa famille vingt cinq ans plus tôt. L'amitié d'un conseiller à la Cour d'Appel de Bastia lui permit d'assister à plusieurs procès d'assises, dont il suivit les débats avec intérêt. Son séjour ne fut pas très long car, en juin suivant (1831), un décret royal l'autorisa à faire valoir ses droits à une pension de réforme. Il rentra donc à Marseille et reprit ses activités antérieures.

Cependant dès le mois de septembre 1831, on le rappelle temporairement au service en raison des difficultés de personnel de l'Hôpital Militaire de Toulon. Il y retrouve un nommé TRAMIER, avec lequel il avait eu maille à partir en 1803 à cause de son avarice et de son goût pour la chicane. Les choses ne se passent guère mieux et c'est le juge de paix qui doit finalement régler le contentieux entre les deux hommes. Revenu chez lui en mars 1833, il partage son temps entre son activité de médecin et des remplacements pour le compte de l'armée : l'épidémie de choléra fait rage à Marseille pendant cette période et plusieurs de ses confrères en meurent.

Alors que son épouse vient d'accoucher d'un garçon (*Edouard, Jules, Théophile, né le 22/12/1733, qui fera carrière dans la marine marchande*), il reçoit l'ordre de se rendre à l'hôpital temporaire de St Jean-Pied-de-Port. Il quitte Marseille le 12 janvier 1834, prend à Béziers un côche d'eau qui l'amène à Toulouse et rejoint son nouveau poste le 19. Le colonel du régiment est un ancien du 70° de ligne avec lequel il avait fait une partie de la campagne d'Espagne et cela lui facilite la tâche. Il passe 30 mois dans la cité pyrénéenne, effectuant de nombreuses randonnées dans les montagnes d'alentour, tout en faisant face, là encore, à une épidémie de choléra qui coûte la vie à

une trentaine de militaires. Le 11 juillet 1836, il reçoit du ministère l'ordre de rejoindre Bône en Algérie.

Il prend la route le 19 juillet 1836, rejoint Toulouse et prend un bateau pour gagner Sète ; il arrive à Marseille le 28 juillet. Après un petit séjour auprès de sa famille, il va jusqu'à Toulon où il embarque le 21 août sur un des premiers navires à vapeur « Le Castor ». Avec une escale à Port-Mahon (Minorque) le trajet s'effectue en 3 jours. Après un court séjour à Alger, il reprend Le Castor le 1^{er} septembre, fait relâche à Bougie et arrive à Bône le 4.

Séjour à Bône (4 septembre 1836 -3 février 1842) A la fin du mois d'octobre 1836, le Gouverneur Général CLAUZEL et le Duc de Nemours arrivent à Bône pour y préparer l'expédition de Constantine. La colonne forte de 5.000 hommes prend la direction du sud dans des conditions météorologiques très défavorables (pluie continuelle, température très froide) de sorte que l'artillerie et le matériel prennent beaucoup de retard. Après une dizaine de jours d'un siège infructueux, l'expédition revient vers Bône, poursuivie pendant une partie du trajet par les troupes d'Ahmed Bey.

La garnison de Bône est endeuillée en janvier 1837 par l'explosion de la poudrière de la citadelle. De l'avis d'Eugène, il n'avait jamais vu durant toute sa carrière des blessures aussi horribles. On relève 300 morts ou blessés, dont bien peu survivront.

En juillet 1837, le Gouverneur Général DAMREMONT arrive sur place avec un important état-major pour organiser la deuxième expédition de Constantine. Mieux préparée, dotée de moyens plus puissants, elle atteint cette fois ses objectifs et prend le contrôle de la ville.

Pendant le même temps une épidémie de choléra, apportée par un régiment arrivant de Marseille, se développe dans la ville. Elle y sévit toujours, tandis que l'on ramène à Bône les blessés du corps expéditionnaire. Beaucoup d'entre eux succombèrent, plus souvent suite à la maladie que du fait de leurs blessures.

Le 14 avril 1838, il rentre en France, passe quelques jours à Marseille et à partir du 9 mai participe à la tenue des conseils de révision dans le département des Hautes Alpes, visitant l'ensemble des 24 cantons. Il donne peu d'autres détails sur son séjour en France (il semble qu'il ait été affecté à l'hôpital de Briançon), mais mentionne qu'il repart pour Alger le 20 août 1839 sur le bateau « L'Achéron » et poursuit son voyage jusqu'à Philippeville qu'il atteint le 8 septembre, après un arrêt de quelques jours à Alger. Il restera sur place jusqu'au 4 décembre, date de l'arrivée de son successeur. Quelques jours auparavant une violente tempête avait ravagé tout le campement militaire, entraînant la perte de ses vêtements, de ses livres et de ses papiers.

Il rejoint Bône le 4 décembre au soir et y demeure probablement jusqu'à son décès, le 3 février 1842 à l'Hôpital Militaire, des suites d'une fièvre pernicieuse.

Son journal s'arrête au moment de son retour à Bône en décembre 1839. Sa fiche signalétique lui attribue à son décès 34 ans, 11 mois et 12 jours de service, en tenant compte bien sûr des majorations pour temps de guerre. Ainsi s'achève une longue et belle carrière au service de son pays d'adoption.
